

Les Pots cassés

Mario Cloutier

Number 167, November–December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, M. (1993). Review of [*Les Pots cassés*]. *Séquences*, (167), 45–45.

Les Pots cassés

D'ores et déjà, 1994 s'annonce comme une année faste pour le cinéma québécois de fiction. Le grand écran accueillera en effet au cours des prochains mois les derniers films de Roger Cantin, Denys Arcand, Léa Pool, Michel Brault et Robert Morin. Pour ce qui est de 1993, on retiendra surtout deux titres, le film de Paule Baillargeon, **Le Sexe des étoiles**, et celui de François Bouvier, **Les Pots cassés**.

Après ses deux coréalisations avec Jean Beaudry — **Jacques et Novembre** et **Les Matins infidèles** — et ses scénarisations ou productions, François Bouvier était fin prêt pour faire cavalier seul. Il le démontre éloquemment avec cette comédie dramatique qui porte sur l'amour, l'amour qui n'est plus ce qu'il était, qui s'est figé dans la routine des ans, le malentendu, l'habitude et l'ennui. Cela donne un petit bijou de film, bien écrit, bien interprété et bien filmé.

Sujet peu abordé par notre cinéma avant les années 90, l'amour devient peu à peu une valeur sûre pour les cinéastes d'ici. Signe des temps, signe de la maturité de notre cinématographie aussi. François Bouvier fait partie de cette nouvelle génération de cinéastes qui n'ont pas peur des mots. Son film, aidé en cela par le magnifique scénario de Gilles Desjardins, déborde de dialogues savoureux, de calembours, de mots intelligents et de maximes, non sans rappeler quelque peu le cinéma d'Éric Rohmer.

Dès la première image, Bouvier nous plonge littéralement dans l'univers de Marianne et de Gérard, deux grands rescapés de l'amour. Habillée par une efficace conception sonore de Claude Beaugrand qui se marie parfaitement à l'excellente musique de Robert M. Lepage, cette ouverture en suicide mineur évoque beauté et tristesse. Marianne, sauvée des eaux par Gérard, retrouvera Robert, son mari, mais pas pour longtemps. Ces trois solitaires de l'amour entreprennent un chassé-croisé où règne une sorte de confusion des sentiments, un malaise tragico-comique qui ne sombre jamais pourtant dans le burlesque ou le boulevard. Au contraire, le film multiplie les belles métaphores visuelles et sonores. De même, il sème le quiproquo d'une façon subtile au sein d'un récit solidement ficelé.

Au fil de leur dérive, les trois personnages principaux croiseront un couple étrange qui vient mêler les cartes,



Marie Tifo et Gilbert Sicotte

deux rôles superbement interprétés par Louise Deslières et Jean-Marc Parent. Ce dernier fait crouler la salle de rire dans la peau d'un macho mal dégrossi. Les acteurs principaux, Marie Tifo, Gilbert Sicotte et Marc Messier demeurent tout autant remarquables, même si l'on sent que le manque de moyens a empêché le cinéaste d'approfondir ces personnages.

Ce film zen, où l'on médite à voix haute, traite en fait sur le mode léger d'un sujet tout à fait sérieux: la désintégration du couple. Même si la conclusion nous laisse croire à la possibilité d'autres rencontres, le petit «et cetera» final nous fait comprendre avec ironie que cela ne saurait durer. Certes, comme le dit Robert, «ce qui est cassé est plus fort que tout ce qui est intact». Mais, même si on finit par recoller les pots cassés, on sait fort bien que l'on en brisera d'autres tôt ou tard.

Voilà donc enfin une comédie québécoise qui s'éloigne d'un certain courant commercial recherchant uniquement le rire facile et le succès aux guichets. Avec ses complices, François Bouvier a construit un film qui fait de nous, spectateurs, des êtres plus intelligents. On sort de la projection certains d'avoir appris une chose ou deux sur la condition humaine. Et c'est déjà beaucoup.

Entendons-nous bien, **Les Pots cassés** ne figurera probablement jamais sur la liste des dix meilleurs films québécois de tous les temps, mais il s'agit là d'une oeuvre originale qui a su capter l'air du temps comme nulle autre cette année. Un petit

film très fin de siècle sur la solitude grandissante de tout un chacun, celui-ci qui court après l'argent, celui-là après le travail et telle autre après l'amour. Une comédie douce amère qui nous dit subtilement que les choses ne sont jamais aussi simples qu'elles ne le paraissent, ni si compliquées.

Mario Cloutier

LES POTS CASSÉS — Réal.: François Bouvier — Scén.: Gilles Desjardins — Phot.: Philippe Lavalette — Mont.: André Corriveau — Mus.: Robert M. Lepage — Son: Serge Beauchemin — Déc.: Patricia Christie — Cost.: Gaétanne Lévesque — Int.: Gilbert Sicotte (Robert), Marie Tifo (Marianne), Marc Messier (Gérald), Louise Deslières (Céline), Jean-Marc Parent (Roch), Raymond Cloutier (Bertrand), Suzanne Garceau (la libraire), James Hyndman (Charles) — Prod.: François Bouvier — Canada — 1993 — 86 minutes — Dist.: Les Films Allegro.

L'Odeur de la papaye verte

La papaye est un fruit quand elle est mûre. Verte, on la considère comme un légume. Cela explique pourquoi le papayer se trouve toujours derrière la cuisine, dans le potager, et non parmi les arbres du jardin d'agrément. Il en va ainsi de la jeune héroïne du premier long métrage de Tran Anh Hung, qui grandira dans l'arrière-cour d'une demeure bourgeoise de Saïgon, apprenant à servir ses maîtres commerçants dès l'âge de dix ans. Le récit trace la lente trajectoire de son apprentissage, et de son *mûrissement*, de l'enfance à l'âge adulte et de la servitude à l'égalité dans un Viêt-Nam rongé par les guerres. Au début, la petite Mui pénètre dans une prison verte et un peu sombre, c'est-à-dire le potager où les règles de la société vietnamienne l'emmurent vivante. On gronde l'enfant lorsqu'elle fend la papaye verte, au lieu de la hacher, y libérant les graines blanches qu'elle renferme. À la fin du film, le réalisateur nous signifie l'autodétermination de Mui lorsqu'elle ouvre à nouveau le fruit défendu et manipule sensuellement les ovules qui s'y cachent. Le plan suivant nous la montre épanouie, brochant comme une dame, dans le jaune et l'orange des arrangements floraux qui composent le décor de sa nouvelle demeure; une cage dorée faisant figure de havre de paix où elle règne avec Khuyèn, l'homme qu'elle